

Ânerie d'Arendt
Post-scriptum à *De l'antisémitisme*



Stéphane Zagdanski

« Perçois, estime, assiège. »
Sefer Yetsirah

Deux heures cinquante-quatre du matin, je termine de prendre quelques notes sur Hannah Arendt, j'éteins mon ordinateur, les lampes du salon, je vais dans la chambre essayer de dormir.

Après être resté un quart d'heure sur le dos, yeux ouverts dans l'obscurité, j'amuse mon insomnie en méditant un fragment de Heidegger, dans *Qu'est-ce que la métaphysique ?* :

« L'angoisse est là. Elle sommeille seulement. Son souffle vibre continuellement à travers la réalité-humaine : au minimum, à travers la réalité-humaine de l' "anxieux" , et imperceptible pour les "oui, oui" et les "non, non" de l'affairé; bien plutôt, à travers le secret d'une réalité-humaine repliée en soi-même; *avec le plus de persistance*, à travers celle dont le fond est *audace*. Mais celle-ci ne prend naissance que de *ce pourquoi elle se prodigue*, afin de sauver *l'ultime grandeur* de la réalité-humaine.

L'angoisse de l'audacieux ne souffre pas qu'on l'*oppose* à la joie, ni même à la jouissance facile d'une activité paisible. *En deçà* de telles antinomies, elle entretient une secrète *alliance* avec la sérénité et la douceur du désir créant et agissant. »

Je rallume ma lampe de chevet, j'ouvre *Aurore* posé à côté de moi. J'admire une fois de plus l'inégalable lucidité de Nietzsche :

« En Europe, les Juifs ont suivi une école de dix-huit siècles, chose que ne peut prétendre aucun autre peuple, et cela de telle sorte que ce n'est pas tant la communauté mais surtout les individus qui ont profité des expériences de cette effroyable période d'épreuves. En conséquence, les ressources spirituelles et intellectuelles des Juifs d'aujourd'hui sont extraordinaires ; dans la détresse, il sont, entre tous les habitants de l'Europe, les derniers à recourir à la bouteille ou au suicide pour échapper à un désarroi profond – ce qui est si tentant pour quelqu'un de moins doué. Tout Juif trouve dans l'histoire de ses pères et de ses ancêtres une mine d'exemples du sang-froid et de la ténacité les plus inébranlables au milieu de situations terribles, des ruses les plus

subtiles pour tromper le malheur et le hasard en en tirant profit ; leur courage sous le couvert d'une soumission pitoyable, leur héroïsme dans le *spernere se sperni* (« mépriser d'être méprisé ») surpassent les vertus de tous les saints. On a voulu les rendre méprisables en les traitant avec mépris pendant deux millénaires, en leur interdisant l'accès à tous les honneurs, à tout ce qu'il y a d'honorable, et en les repoussant au contraire d'autant plus bas dans les métiers les plus sordides – à dire vrai, ces procédés ne les ont pas rendus plus propres. Mais méprisables ? Ils n'ont jamais cessé eux-mêmes de se croire voués aux plus grandes choses, et les vertus de tous les êtres souffrants n'ont jamais cessé de les embellir. La façon dont ils honorent leurs parents et leurs enfants, la raison qui préside à leurs mariages et à leurs habitudes matrimoniales les distinguent entre tous les Européens. En outre il s'entendaient à tirer précisément un sentiment de puissance et de vengeance éternelle des métiers qu'on leur abandonnait (ou auxquels on les abandonnait) ; il faut dire à la décharge de leur usure même que, sans cette torture de leurs contempteurs, agréable et avantageuse à l'occasion, ils seraient difficilement parvenus à s'estimer eux-mêmes si longtemps. Car notre estime pour nous-mêmes est liée à la possibilité de rendre le bien et le mal. Toutefois il est rare que leur vengeance les entraîne trop loin en ce domaine : car ils ont tous la liberté d'esprit et de cœur qu'apporte à l'homme les changements fréquents de lieu, de climat, de mœurs des voisins et des oppresseurs, ils possèdent, et de loin, l'expérience la plus vaste de toutes les relations humaines et conservent même dans la passion l'usage de la prudence née de ces expériences. Ils sont si assurés de leur souplesse intellectuelle et de leur astuce qu'ils n'ont jamais besoin, même dans la situation la plus difficile, de gagner leur pain par leur force physique, comme grossiers manœuvres, portefaix, esclaves agricoles. »

– Vous dormez, Zag ?

– Gaëtan ? Que faites-vous là ?

- Je m’invite dans votre rêve. Quand sommes-nous ?
- Le 26 Kislev 5766.
- Déjà ? Quoi de neuf sur cette planète ?
- Rien sinon en pire.
- Et concernant votre thème ?
- La régression s’intensifie méchamment, Gaëtan, comme sur tous les autres plans. Notre pessimisme radical était au parfum. Ça disjoncte sec à tous les étages !
- Comment cela se manifeste-t-il ?
- Dans les discours principalement. Plus quelques cocktails molotovs contre des synagogues et des gamins qui se font à nouveau tabasser à la sortie de certaines écoles.
- Vous plaisantez ?
- Hélas non. Dois-je vous préciser que les experts-commentateurs sont au-dessous du médiocre ? Pas un pour relever l’autre.
- Comme d’habitude. Vous avez un exemple précis ?
- Vous voyez qui est Fielkikroace ?
- Bien entendu ! l’Intelligent Imaginaire, l’abruti républicain gavé de Péguy qui exige qu’on le sous-titre « philosophe » quand il passe à la télévision alors qu’il n’a jamais rien produit d’autre que des grommellements neuronaux de bas étage.
- Lui-même.
- Il vous abhorre ou à peu près, si je me souviens bien. N’est-ce pas lui qui vous traita publiquement de raciste parce que vous aviez osé vous gausser de la mièvrerie de De Gaulle ?
- Voilà.
- Alors qu’il soutenait au même moment cet écrivain qui se plaignait, pas du tout métaphoriquement, du nombre démesuré de juifs à la radio ?
- Voilà.
- Haine de soi, quand tu les tiens ! Il suffit de voir marcher cet hébété dans la rue, confusionniste convulsionné par sa névrose, pour deviner qu’il ne sait pas et n’a jamais su ce que penser veut dire. Il aura changé quinze fois d’avis en vingt ans sur la cruciale question juive. Il fut longtemps d’un optimisme à vomir de bêtise, puis il s’est mis à pleurnicher un peu

partout en faveur de l'État d'Israël, aussi idiotement que le plus fanatisé des pro-Palestiniens. J'en suis là le concernant. Que lui est-il arrivé ?

– Il vient d'imploser en vol. Il a donné à des journalistes israéliens, héberlués par tant d'ignominie, une interview dégoulinante de la bêtise raciste la plus commune et la plus vile.

– Tiens donc ! Sa confusion a donc fini par suppurer à l'air libre. C'était prévisible. On finit toujours par se faire rattraper par sa propre apocalypse portative. Aucune cécité ne peut empêcher une révélation d'avoir lieu. Nul n'arrive très longtemps à dissimuler *le désastre qu'il est*. Tenaillé par la haine de soi pendant plusieurs décennies, tout ce que professe et croit penser l'Intelligent Imaginaire est déterminé par cette imbécillité de base. Un jour, à court de palinodies, la cocotte-minute qui lui sert de cervelle se met à glâpir, il se rue regurgiter ses raclures dans un dégoûtant caniveau dont le brunâtre ruissellement lui sussure : « Bienvenue chez toi ! ». Quoi d'autre ? Faites-moi un peu rire, Zag.

– Justement, un gagman célèbre, fils d'un Camerounais et d'une Nantaise, qui feignait des propos antisémites dans ses duos avec un compère juif qui feignait des propos racistes, a décidé de ne plus feindre, déversant en public des torrents de banalités ordurières sur les juifs et Israël.

– Banal, c'est le cas de la dire. Vous vous souvenez du personnage de Christmas, le métis déchiré, le héros de *Light in August* ?

– Bien sûr. « Dans la large rue vide, rayée d'ombres, il ressemblait à un fantôme, à un esprit qui, sorti de son propre royaume, se serait perdu. » Merveilleux cas d'ambivalence autophobique, déclenchée d'ailleurs par son nom.

– Tout est là, Faulkner le savait : « Le nom d'un homme, considéré en général comme simple interprétation sonore de qui il est, peut être, en quelque sorte, un présage de ce qu'il fera, si on peut en lire à temps la signification... Comme si l'homme portait avec lui un avertissement inséparable, comme une fleur son parfum ou un crotale le bruissement de sa queue. Mais personne ne pouvait en déchiffrer le sens. » Comment s'appelle votre clown triste ?

– « Dieudonné ».

– Traduction de Nathanaël, donc. Prénom biblique, prince d'Issacar, fils de Tsouar, apparition initiale, fugace, en *Nombres* I, 8. Dans l'*Évangile de Jean*, c'est un des premiers disciples de Jésus, qualifié par le Christ « d'Israélite véritable, en qui il n'est point de tromperie ». Inutile de vous faire un dessin. Le *dolôn* – en grec la ruse, la fraude, la falsification, la dissimulation – fut la douleur de ce gagman maudit, précisément en tant que son prénom en était épargné. Son nom et son être ne coïncidaient pas en vue de son destin. Ni Noir ni Blanc, mais « Israélite véritable » par la grâce d'un nom... Probablement que la demi-famille bretonne de ce dément fut grossièrement raciste, comme cela arrive si souvent dans les couples mixtes. L'enfant se sent captif, et le Blanc en lui en veut au Noir en lui de ce rapt fatal. Comme il ne parvient pas à choisir entre son père et sa mère, ou plutôt comme le racisme des autres a choisi pour lui, il se venge en se ruant sur la racine « dénuée de fraude » de son nom.

– Résultat, il qualifie explicitement le judaïsme d'« escroquerie » !

– Et les juifs deviennent les grands responsables de son propre malaise existentiel...

– Précisément ! Vous ne savez pas à quelle chimère ce pâle crétin s'est rallié ? Les juifs auraient massivement esclavagisé les Africains !

– Voilà donc une très originale inversion de la vérité, par aversion antisémite des plus banales. Les juifs sont précisément le seul peuple au monde à n'avoir strictement aucune responsabilité dans la longue tragédie des malheurs de l'Afrique. Ni l'Islam, ni le Christianisme, ni même de nombreux princes d'Afrique ne peuvent en dire autant.

– Par ailleurs, son site internet diffuse des blagues douteuses... envers lui-même ! Du genre : « Pour entrer, mets ton doigt dans mon nez. » Ou bien, plus explicite, concernant sa biographie : « Il arpenté les tatamis pour obtenir une ceinture marron (le noir ne lui va pas bien) ».

– C.Q.F.D. Quoi d'autre ?

– Beaucoup de surexcitation de toutes parts autour du conflit israélo-palestinien. De nombreux intellectuels – Édouard Morose, Denise Salmigondave, Denis Lobédienbègue, Toufik Ragnagnan... – s'agitent et s'indignent d'autant plus véhémentement qu'ils n'ont jamais démontré la moindre subtilité concernant une problématique complexe tourmentant la

région sans discontinuer depuis les années vingt. Alors qu’aucune des lois de l’histoire ni de la géopolitique traditionnelles ne sont ici applicables, les vues courtes justifient le regain d’antisémitisme dans les banlieues françaises par la contemplation télévisuelle de la seconde intifada palestinienne...

– Aussi absurde que d’imaginer un honnête homme devenant raciste *ex nihilo* rien qu’en suivant les conflits inter-ethniques en Afrique aux informations télévisées !

– On continue de touiller le chaudron en termes galvaudés d’« impérialisme » et de « colonialisme ». Toute une meute très hétéroclite ré-exhibe un antisionisme sauvage dont la platitude argumentaire semblait disparue depuis des années.

– Vous savez qui a le mieux parlé, au fond, de cette question ?

– Qui ça ?

– Un esprit rare dans un corps rare, solaire en substance : René Char.

– Pas étonnant. Magnifique maquisard de la première heure, méprisant hautement les dédains gâteux de De Gaulle, défendant Heidegger envers et contre les crapuleux donneurs de leçon...

– Un écrivain foncièrement philosémite depuis toujours, comme Joyce, Nabokov ou Hemingway. En 1967, alors que la Guerre des Six jours débute et que les Israéliens viennent de pulvériser l’aviation égyptienne, cet esprit combattant hors-pair déclare : « Quelle leçon, même si elle était sans lendemain ! Et comme elle illustre bien la pensée héraclitéenne : *Le peuple doit combattre pour sa loi comme pour ses murailles.* » Puis il écrit à un ami : « Par ses seules vertus, Israël indique aux hommes et aux nations – ces misérables “grandes puissances” – ce que la foi dans le vivre debout, ce que la confiance dans le droit humain final peut arracher avec du courage et de la décision. Je ne suis plus “français” depuis longtemps. Si je l’étais, tels ceux qui parlent de grandeur...

– Allusion à de Gaulle ! Il ne pouvait pas supporter la creuse arrogance de cette asperge casquettée.

– « ... je me vomirais, et c’est peu dire... »

– « Cela est si simple que c’est extrêmement difficile à faire comprendre philosophiquement. » C’est ce que déclara Heidegger lors du séminaire de Zähringen, en

1973, évoquant précisément le souvenir vivant de Char qui l'avait accueilli aux Busclats quelques années plus tôt.

– À propos, Zag, où en sont les philosophes sur la question juive ?

– Ça se gâte sacrément aussi. Aloysius Baudruche, sorte de sous-deleuze platonico-mathématico-lacanian, publie un recueil de ses textes consacré au « mot “juif” »...

– Tiens donc ! Et que nous enseigne-t-il d'original sur cette affaire embrasée ?

– Comme tous ceux qui prétendent penser la question juive en grec, rien. Ou plutôt, rien d'autre que sa propre inanité circulaire. Il incarne ce que Hegel nomme dans la *Phénoménologie de l'Esprit* les « conjectures oisives » propres au savoir stérile.

– N'est-ce pas lui, pourtant, qui s'exprima subtilement concernant l'interdiction du port du voile à l'école, décelant les tenants et aboutissants économiques sous le faux débat ?

– En effet. Mais il faut bien qu'un jour baudruche dégonfle. Or là, c'est le mot « juif » qui a fait office d'épingle...

– Que dit-il ?

– Il commence par révoquer l'expression « question » juive, sous le prétexte que la « solution » finale était censée y « répondre ».

– Absurde. C'est se laisser d'emblée dicter par l'ennemi ses choix de langage, donc de pensée, que de récuser les termes mêmes que l'ennemi prétend s'annexer. Ce n'est pas parce des tas d'imbéciles usent à tort et à travers des mots « art », « littérature » ou « génie », qu'on doit en employer d'autres quand on sait, soi, de l'intérieur, de quoi on parle. Sans compter que cette formule : « question juive », qui précède historiquement de très loin les délires nazis, est en français un excellent indice (sans bien sûr le définir, le circonscrire ni le résumer) de l'incommensurable potentiel de questionnement diffusé pendant plusieurs millénaires par l'imprononçabilité scripturaire du Nom. Et ce questionnement met l'antisémite à une torture énigmatique (il est à *la question*), ce dont il tente de se défendre par le biais de la *résolution* ressentimenteuse. Vous l'avez démontré, Zag.

– J'ajouterais que ce potentiel de questionnement, ce que le Zohar appelle, concernant le divin, « se tenir debout en tant que Question », c'est aussi ce que Heidegger désigne par le

mot *Fragwürdig*, ce qui mérite d'être questionné, lui-même entrant en résonnance avec le *Denkwürdig*, ce qui mérite d'être pensé.

– C'est *idem*.

– Baudruche, lui, ne parvient à considérer « le mot “juif” » qu'en référence à la politique nazie. Toute sa pseudo-réflexion se fonde sur un sophisme délirant : le mot « juif » est devenu exclusivement un « prédicat » nazi. Ce camé de la numérisation évoque le « prédicat identitaire » constitué par le mot « juif », comparant son sort objectif de « prédicat nazi » sous Hitler avec son sort de « prédicat subjectif » qui serait celui de « l'Alliance ».

– Ces pincettes rhétoriques et linguistiques manifestent un malaise de fond concernant l'évidente singularité du judaïsme.

– « Il s'agit de savoir », écrit Baudruche, « si le mot “ juif ” constitue, oui ou non, un signifiant exceptionnel dans le champ général de la discussion intellectuelle publique... »

– Mais qu'en a-t-on à foutre, je vous le demande Zag, de la « discussion intellectuelle publique » ? Ce « oui ou non » grotesque pue l'informaticien binaire mal déguisé ! Comme Debord avait raison de mépriser ces imbéciles universitaires gauchisants !

– Calmez-vous Gaëtan, ça va empirer.

– Allez-y.

– Il est évident que Baudruche conçoit les juifs selon les critères occidentaux les plus déjudaisés. De ce point de vue il est aussi inepte et aveugle que Sartre qui professait que le juif est une invention de l'antisémite. Baudruche, à de multiples reprises, croit faire l'éloge des juifs en les réduisant à « un nom glorieux de notre histoire philosophique, scientifique, artistique, et de notre histoire révolutionnaire ».

– « Les juifs » d'une part, « notre histoire » de l'autre... On conçoit là, par contraste avec ces palefreniers philosophaux, la profondeur inouïe de Heidegger. Il a exploré plus loin que quiconque ce que celait de mystère, enfoui sous les fausses évidences, ce « notre histoire », à savoir la métaphysique occidentale.

– Baudruche est un technophile gavé du sang de la Révolution culturelle qui se prend pour un sage et un poète. Ce type dont le mathème est la maxime ne peut considérer la vérité que sous la forme de l'universel abstrait. Saint Paul est son idole pour avoir déclaré qu'il n'y

avait « ni Juif ni Grec ». Écoutez comment il exprime l'idée toute simple que la pitié ne doit pas faire acception de personnes ni de communautés : « La compassion véritable n'a que faire des prédicats au nom desquels l'atrocité est commise. Il est alors d'autant plus faux que cette atrocité puisse entraîner une plus-value pour un tel prédicat. »

– Vous avez noté, Zagdanski, la métaphore économique de ce prédicateur linguistoïde.

– L'ensemble du recueil de Baudruche, ses fumisteries autour du « prédicat "juif" » ne servent qu'à noyer le poison de sa violente diatribe antisioniste. Ainsi sa prédication se fait beaucoup moins universellement abstraite lorsqu'il s'en prend à ce qu'il nomme « l'État colonial d'Israël », en des termes d'une banalité consternante – ceux de l'antisionisme déchaîné de base. Il compare Israël à l'Afrique du Sud de l'apartheid, le sionisme à l'impérialisme colonial, Begin à Brejnev, etc. Cet ancien stalinien qui cite sans vergogne le criminelissime Mao et qui a la prétention d'être un des philosophes majeurs de ce pays, ressasse des ritournelles bas de gamme sur l'existence d'Israël qui se ferait « sur le dos des Palestiniens », « esclaves » d'Israël dont la politique laisserait poindre « le projet d'un génocide... ».

– C'est Israël qui a bon dos en l'occurrence. Pas un mot de notre prédicateur sur les gouvernants cyniques, fanatiques, despotiques et profondément corrompus de Palestine et des autres pays arabes ? C'est amusant comme leur responsabilité dans les souffrances des Palestiniens, et cela depuis avant même la création d'Israël, est toujours éludée par les antisionistes. On peut certes critiquer autant qu'on veut la mythologie israélienne, réfuter la légende d'une terre sans peuple pour un peuple sans terre – et Dieu sait si nombre d'intellectuels israéliens ne s'en privent pas ! –, on peut examiner objectivement et sévèrement les différentes étapes de la constitution d'Israël, entité politique et à ce titre « monstre froid » comme tous les autres États du monde ; mais il faut être parfaitement abruti – et évidemment mal intentionné – pour assimiler sans la moindre nuance le long processus d'*autodéfense* (l'idée du sionisme germe en pleine affaire Dreyfus lorsque Hertzl observe une foule française hurler contre les juifs) et d'*émancipation* (processus concrétisé par des migrations successives de populations d'abord persécutées dans toute l'Europe de l'Est, puis au bord de l'éradication durant la seconde Guerre mondiale, vers un lieu du globe occupant

une place centrale dans la culture millénaire de ces populations dispersées), pour assimiler l'utopie sioniste, donc, aux colonisations impérialistes en Amérique, en Afrique, en Asie et ailleurs, où les soldats d'États tout-puissants vinrent s'emparer de continents sur lesquels ces États n'avaient géographiquement, historiquement ni culturellement aucune légitimité, mais des motivations strictement *économiques*, et où ils firent régner pendant plusieurs siècles le ravage, l'esclavage et l'humiliation perpétuelle. Et s'il est vrai que la Palestine ne fut jamais sans peuple, il est tout aussi vrai que c'était une région désertique sans intérêt économique. Les juifs d'Europe, qui auraient tous mille fois préféré demeurer dans leurs pays d'origine si l'antisémitisme ne les en avait chassés, n'y allèrent jamais pour prospérer, mais pour se préserver.

– Baudruche distingue naïvement le « simulacre » de la révolution nazie de « vrais événements universels », de « processus réels de vérité » telles les révolutions de 1792 et de 1917, et assimile le mot « juif » à un creux, un « vide universel » dont les nazis se seraient servis pour faire le vide autour d'eux en les annihilant, délimitant dialectiquement de la sorte leur propre substance fantasmatique. Il prétend ailleurs que « ce vide est parfaitement pensable, par les moyens de la rationalité la plus pure, celle des mathématiques ».

– L'ami de Mao ne l'est pas du Tao ! Son interprétation algébrique est faussement fine et réellement contradictoire, puisque cela reviendrait pour les nazis à avoir désiré *vider le vide*, ce qui est mal connaître les mécanismes de ce que vous avez très justement nommé « la peur du vide ».

– Il n'y a que dans l'imagination délirante de Baudruche que le « nom de "juif" est une création politique nazie, qui n'a aucun référent préexistant ». S'il entend par là que le fantasme nazi ne correspond à aucune réalité concrète, c'est l'évidence même et la loi de tout antisémitisme depuis longtemps. Mais il ne veut pas seulement dire cela. Il écrit ailleurs, dans un dialogue romanesque cousu de fil blanc entre un Arabe « somnolent » et un juif mathématicien...

– Tiens donc ! Droit au cliché ! Il ne lui serait pas venu à l'idée de faire dialoguer un Arabe géomètre avec un juif stupide !

– Eh non. Le juif fait la leçon à l'Arabe et lui explique qu'un juif qui refuse de se dissoudre dans l'universalité tout en « la déclarant », à l'instar de saint Paul – « le plus grand juif antique » emphatise Baudruche qui décide qui est grand, qui petit, dans l'ordre de la judéité –, un tel juif judaïque s'enferme « dans la substance sous l'œil scellé de Dieu ».

– Tant de grosses balourdises superficiellement profondes, typiques de l'universitaire avarié (c'est un pléonasma), autour du « nom » et du « prédicat », pour finir par une banalité crétine, une métaphore défectueuse sur « l'œil » de Dieu !

– Les juifs selon Baudruche ne réalisent leur actualité que lorsqu'ils « tordent le cou à la Loi » pour « déclarer l'universel sans détour ». Baudruche, comme tant de crétins, a ses « bons juifs ». Ce sont toujours les mêmes qui reviennent, ceux qu'il admire exclusivement : saint Paul, Spinoza, Marx, Freud, Trotski. Ils ont en commun un « universalisme créateur » fondé sur la rupture avec le communautarisme. L'équivalent contemporain consisterait à rompre avec Israël, à « se désimpliquer radicalement » de cet État qui « ne mérite d'aucune façon le nom de juif », un « pays antisémite » comme le PCF peut être qualifié de « parti anticommuniste ».

– Que le nom « saint Paul » et tous ses discours d'évangile relèvent d'une traduction déjudaisante servant à recouvrir l'hébreu cabalistique pré-chrétien du Nouveau Testament, comme l'a définitivement démontré Bernard Dubourg dans son *Invention de Jésus*, voilà ce que l'amateur de maths ne saurait concevoir. Sa fascination pour l'universalité logique repose, vous l'aurez compris Zag, sur une animosité mal refoulée à l'égard de la lettre.

– En effet, Baudruche explique que saint Paul n'aime guère Moïse, « homme de la lettre et de la Loi ».

– La revivification subversive de la Loi pratiquée par la pensée juive, la mise en hélice de ses évidences, l'universalité éthique qui traverse malgré tout l'incandescence singularité des infinies disputations talmudiques, le fait que la maxime de l'universalité de saint Paul soit tirée d'une citation du prophète Osée sur le « pas-mon-peuple » – ce qui signifie que le judaïsme n'a pas attendu un saint Paul postiche pour penser la brèche opéradique dans le cloisonnement communautaire –, tout cela dépasse, et de loin, notre balourd.

– Son recueil, qui traduit assez fidèlement le stade de décomposition avancée de la philosophie française, s’achève par le texte d’une femme médecin, spécialiste du sida, probablement une disciple de Baudruche, qui n’hésite pas, non pas à *comparer* mais carrément à *assimiler* les Israéliens aux nazis dans un délire, manifestement *contaminé* par celui de Baudruche, sur « le nom “juif” » que « tout un chacun se doit d’accepter, même de vénérer, de trouver grandiose, intouchable et indiscutable »...

– Tout-un-chacun est le dibbouk de choc de l’Antisémitisme !

– « “Les juifs“, maintenant », continue cette folle, « c’est quelque chose, un mot qu’on est sommé de reconnaître et de respecter, devant lequel, paraît-il, il faut s’incliner, un maître-mot en somme. »

– Encore une enlanguistée de choc !

– Elle déploie tous les travers de l’argumentation paranoïaque, selon quoi il y aurait un interdit de rejeter, de bafouer, d’inférioriser, de toucher et de discuter, de méconnaître et de mépriser “les juifs”... Ce qui est intéressant en l’occurrence, ce n’est pas tant l’antisionisme déchaîné et très banal de cette femme (elle résume la conduite des « sionistes ayant pris un pied en Palestine » pendant la tentative d’éradication nazie à : « De cette malheureuse affaire, tirons le maximum de bénéfice... »), que la candeur géopolitique qui lui fait imaginer qu’en nommant Arafat co-premier ministre d’un État israélo-palestinien, «les gens respireraient, ils auraient un pays. On peut parier qu’il y aurait soulagement et liesse ».

– Puisque la pythonisse est si maligne, qu’elle révèle donc aux Palestiniens où le sanglant bouffon a planqué les millions de dollars accumulés en secret pendant que son peuple croupissait dans le sous-développement et l’indigence politique.

– Tout le mal dans le conflit du Moyen-Orient, explique notre furie, tient au mot « juif », au « signifiant-maître » qui « aggrave le racisme » de ses porteurs, « vient en surplomb, barrant toute éclaircie, annonciateur de destruction et de mort au peuple de Palestine, porteur de catastrophes en chaîne pour les Israéliens eux-mêmes »...

– Il faudrait suggérer à cette hystérique d’abolir le mot « sida » du vocabulaire pour guérir miraculeusement ses malades et ressusciter les morts.

– Vous ne croyez pas si bien dire. Elle achève en citant le « nom imprononçable » de Celan, l’opposé selon elle du nom « juif », « signifiant-maître des nouveaux aryens ». Or, cette nasillarde ignorant évidemment que le « nom imprononçable » est dans le judaïsme celui de Dieu, elle assimile comiquement cette expression à sa propre insuffisance langagière, et se met à décliner une liste de « noms imprononçables » qui trouvent grâce à ses yeux : « Shmuel Zygeilbojm, Rudolph Vrba, Robert Wachspress, Rabbi Benyamin, Mordechai Anielewicz, Zyvia Lubetkin ».

– Si Miss Mabuse n’est pas douée en langues étrangères, c’est donc la faute des sionistes ! Personnellement je trouve ces noms très prononçables. C’est comme « Kahndissepz » ou « Zagdanski ». Il faudrait que quelqu’un explique à cette folle que « Dupont » est un nom imprononçable pour un Chinois... D’ailleurs, comment s’appelle votre frigide de la nomination ?

– Madame « Hiver », mais dans une autre langue !

– Ah ah ah ! Rien de nouveau sous le sordide. Quoi d’autre, Zag ? Faites-moi rire encore. Que transportez-vous dans votre besace « Divertissons-nous un brin avec les pauvres d’esprits » ?

– Bon, je vous passe les exaltés de l’inversion, du genre du banquier philosophaal Jacob Attirail, dont un nègre quelconque a rédigé un gros essai grotesque, gorgé de philosémitisme bas de gamme, au titre que Drumont et Toussenel ne renieraient pas : « Les Juifs, le monde et l’argent ».

– À renommer en « La banale bêtise du banquier » ! Ces gens s’imaginent très originaux en reprenant à leur compte pour les positiver tous les vieux clichés antisémites. Quoi encore ?

– Oh, le choix est large. Marco Banana, par exemple, cas amusant de nihiliste sodomital. L’anus qui lui sert d’encéphale n’a pas digéré le portrait tragi-comique que j’ai crayonné de lui en l’an 2000. Très blessé, après que j’ai expliqué pourquoi il était camé aux sunlights et comment ses textes en pâtissaient sur le fond, il tenta sans succès une cure de désintoxication médiatique à Patmos, où il brûla ses plus précieux manuscrits. Puis il partit au Moyen-Orient au début de la seconde guerre d’Irak, persuadé qu’en présence de tant d’équipes de télévision internationales, il finirait bien par apparaître sur un écran. Enfin, dépité, il est revenu vociférer

sa haine contre les juifs, Israël, l'Occident, entre deux tirades enthousiastes en faveur de la sodomie et des allusions *toujours anonymes* me concernant, sans cesser d'entonner sa rengaine pleurnicharde de ne pas assez passer à la télé...

– Vous n'avez rien de plus original ?

– Si, j'ai enfin lu Hannah Arendt.

– Alors ?

– Grosse déception. Je m'attendais à un génie de la géopolitique, je suis tombé sur une mégère sans envergure...

– Encore une qui a mal digéré Heidegger !

– J'ai été positivement surpris par son abyssale bêtise, allant dans son *Eichmann* jusqu'au plus grossier révisionnisme. Je vous lis mes notes ?

– Je vous écoute.

– *Ânerie d'Arendt*, c'est le titre.

– Incorrigible Zag !

– La vie et l'œuvre de Hannah Arendt manifestent avec éclat les insuffisances de la sous-pensée historico-sociologico-philosophique confrontée à l'insoluble question juive. Dans *L'antisémitisme*, le premier volume des *Origines du Totalitarisme*, elle adopte d'emblée comme une évidence un présupposé pourtant inepte : la dissociation radicale de l'antisémitisme laïque moderne, apparu au XIX^{ème} siècle, et de l'antijudaïsme séculaire, lequel ne serait lui-même qu'un pôle d'une animosité réciproque entre deux religions divergentes et concurrentes. Autrement dit, puisque le mot « antisémitisme » n'apparaît qu'autour de 1870, la chose n'a aucune raison de précéder sa nomination...

– Le sophisme est à peu près aussi raffiné que l'argument selon quoi un Arabe, étant un « Sémite », ne saurait être qualifié d'antisémite !

– Cette crispation d'Arendt sur l'appellation historiquement contrôlée du mot « antisémitisme » lui fait rédhibitoirement adopter le point de vue dégénéré des antisémites eux-mêmes...

– C'était hélas couru d'avance puisque le terme – étymologiquement absurde – d'« antisémite » fut inventé en 1879... par un antisémite ! le publiciste hambourgeois

Wilehlm Marr, dans un pamphlet dont le titre s'accorde à l'hypothèse sclérosée d'Arendt : *La victoire du judaïsme sur le germanisme considérée d'un point de vue non confessionnel*.

– Les « mouvements antisémites », écrit Arendt, « étaient encore assez solidement liés aux réalités concrètes des relations entre Juifs et non-Juifs, c'est-à-dire au rôle joué par les Juifs dans le développement de l'État-nation d'une part, dans la société non-juive de l'autre ». Il ne saurait être question pour elle de concevoir cette simple évidence : l'antisémitisme est *structurellement* fondé sur *une appréhension voracement délirante* de la réalité religieuse, culturelle, historique, sociologique et spirituelle juive...

– Sans parler de la *pensée* juive, le vrai cœur et l'opulent trésor du judaïsme, conservée mystiquement intacte dans l'écrin des centaines de *yeshivoth* saupoudrées autour du globe depuis vingt siècles, invariablement niée à outrance jusqu'à nos jours.

– Arendt reproche avant tout aux antisémites leur amateurisme scientifique, qu'elle compare à une supposée tradition juive d'apologétique agressive et de polémique plaintive : « Depuis une période récente », dit-elle, « un besoin accru s'est fait sentir d'une étude impartiale et véridique de l'histoire juive... Même les douteuses productions de l'apologétique juive, qui ne convainquirent jamais que les convaincus, paraissaient des sommets d'érudition et de rigueur scientifique comparées aux prétendues recherches historiques des antisémites... Confrontées aux faits, toutes les interprétations de l'antisémitisme semblent avoir été improvisées à la hâte et de manière hasardeuse, pour donner à tout prix une réponse à un problème qui menace gravement notre sens de la mesure et notre désir d'être sains d'esprit. »

– Autrement dit l'antisémitisme n'est pas tant une insulte à la vérité qu'une offense à l'esprit de méthode historiciste.

– Par exemple, si l'idée d'un complot juif mondial est une chimère, explique Arendt, ce n'est pas que l'antisémitisme relève radicalement d'une paranoïa haineuse, mais simplement que « les Juifs n'avaient pas d'expérience du pouvoir et ne s'y intéressaient pas ». Pour peu qu'un antisémite lui semble *historiographiquement* sérieux, elle ne dédaigne pas de le citer avantageusement, tel Walter Frank, universitaire nazi dont la rigueur se démarque, prétend-elle, des fantasmes usuels de ses pairs : « La seule exception est l'historien antisémite Walter

Frank, chef de l'*Institut du Reich pour l'histoire de la nouvelle Allemagne*, organisme nazi qui dirigea la publication des 9 volumes des *Recherches sur la question juive*, 1937-1944. On peut encore consulter avec profit les chapitres dus à Frank lui-même. »

– L'idée qu'Arendt se fait du « profit » intellectuel est aussi biaisée que celle qu'elle offre des « banquiers juifs »...

– Il y a chez Arendt une propension perverse à *rationnaliser* l'antisémitisme, à lui réinsuffler, face aux séculaires élégies communautaires qui la révulsent, la justesse historiciste dont il manquerait. Cette inclination lui fait épouser avec enthousiasme les thèses de l'historien israélien d'origine hongroise, Jacob Katz, dont l'essai, consacré aux relations entre *Chrétiens et Juifs du Moyen Âge aux Lumières*, prétend dès sa couverture réfuter « quelques idées chères aux Juifs contemporains ». Manifestement électriée par cet argument de marketing, Arendt prend la relève iconoclastique de Katz. Non seulement elle renvoie dos à dos « l'historiographie juive » et l'antisémitisme, mais elle fait de celui-ci le corrolaire d'une « tradition juive d'hostilité souvent violente à l'égard des chrétiens et des non-Juifs », la première étant donc censée avoir provoqué le second en grande partie. Si les antisémites haïssent les juifs, c'est parce que ces derniers se sont crus de toute éternité *racialement* supérieurs, prolongeant et modernisant de la sorte « l'ancien mythe du peuple élu ». Arendt ne dissimule pas que cette historiographie juive, à la fois arrogante et pleurnicharde, sert de justification aux publicistes antisémites eux-mêmes, lesquels en somme n'auraient fait que rendre cette inimitié coup pour coup. « Ce fut l'historiographie juive qui, animée par son intention polémique et apologétique, entreprit de retracer, dans l'histoire chrétienne, la tradition de haine à l'égard des Juifs, tandis que les antisémites, de leur côté, détectaient dans les sources juives émanant des anciennes autorités une tradition assez analogue du point de vue intellectuel. » Arendt n'est pas à une grossière contradiction près. Elle n'hésite pas à fonder ce complexe de supériorité juif sur la « théorie spécieuse » selon quoi le judaïsme serait la seule religion à prôner ... « l'égalité entre les hommes et la tolérance » !

– Les historiens juifs, autrement dit, auraient suivi cette extravagante logique : Nous autres juifs valons mieux que les non-juifs puisque notre foi, bien avant la leur, nous enseigna que tous les hommes sont égaux !

– Fondé sur d’aussi divagantes prémisses, *L’antisémitisme* ne saurait innover très loin. « Ce livre », annonce Arendt, « est limité dans l’espace et dans le temps, tout comme dans son sujet. »

– Ce livre est limité tout court. Il semble évident que lorsqu’elle rédige *L’antisémitisme*, Arendt néglige la différence essentielle et révolutionnaire que Heidegger fait, depuis *Sein und Zeit*, entre *historisch* et *geschichtlich*, entre l’historique et l’historial, entre l’applatissage de la fade recension chronologique et la vibration jamais éteinte de l’aventure destinant chaque homme et chaque communauté humaine, au gré de sa propre compréhension de la « temporellité ». Ce que Heidegger nomme, dans le crucial chapitre V de *Sein und Zeit*, « l’aventure du Dasein ». Arendt est pourtant censée avoir médité, du moins depuis 1927, une phrase comme : « La constitution ontologique existentielle de l’historialité est une conquête à faire en *s’attaquant* à la dissimulation dont l’afflige l’explicitation courante de l’histoire du Dasein. »

– Fâchée avec Heidegger après-guerre, elle demeurera insensible à une découverte qui la concerne pourtant de plein fouet, inaugurée par lui à partir de ses cours sur Nietzsche, qu’elle qualifiera stupidement d’« affreux et bavards », jusqu’à la pensée du Tournant : « Toute pure et simple mise en ordre du monde tel qu’il est représenté dans l’histoire universelle quand elle reste historisante, demeure sans garde et sans sol... Aucune représentation historisante de l’histoire comme avoir-lieu ne mène dans le vrai rapport au destin et à sa provenance essentielle dans l’avènement de la prise en garde de l’être... »

– Pourtant s’il est un « peuple » – le mot même en l’occurrence est une approximation – pour qui, au moins depuis la seconde destruction du Temple de Jérusalem, l’histoire et le destin, les pérégrinations historiques et la profondeur historique, ont été sauvagement et *essentiellement* dissociés, c’est bien ce « peuple qui a sa demeure à part »...

– Adoptant le point de capiton fantasmagorique de l’antisémitisme moderne, qui associe les Juifs, l’Influence et l’Argent, tout *L’antisémitisme* est galvanisé par la considération de deux catégories sociologiquement ultra-minoritaires au sein des communautés juives, et qui n’eurent strictement aucun rôle sur leur organisation interne, culturelle, éthique ou religieuse : le « banquier juif » et le « juif de cour ». Les *Hoffjuden*, les « juifs de cour », écrit Arendt,

« avaient joué un rôle important dans l'histoire politique et dans la naissance de l'antisémitisme ».

– C'est inverser la cause et l'effet. C'est l'antisémitisme qui prêta paranoïquement aux juifs de cour une influence planétaire qu'ils n'eurent jamais. Ainsi Julius Streicher commanda-t-il en 1936 une étude entièrement consacré aux *Hofjuden*, qu'il offrit fièrement à Hitler à l'automne 1938. Il aurait été plus judicieux de méditer le rapprochement entre l'étonnante tradition de nomination plurimillénaire du judaïsme et les mœurs de la plus haute aristocratie européenne. Que Dieu soit surnommé « Le Nom » par les juifs est d'une portée autrement plus considérable que toutes les courtisannies de l'Histoire. Saint-Simon qui, comme Nietzsche et Proust après lui, subodora la chose, échappe singulièrement aux préjugés charlusiens dans une addition au *Journal* de Dangeau datée du 26 février 1686 : « On remarquera, mais sans application, parce qu'elle serait faite au hasard, que, lorsque des juifs se convertissent, soit de leur gré, encore plus pour se retirer des griffes de l'Inquisition, les plus grands seigneurs se font honneur de les présenter au baptême, et de leur donner non seulement le nom de leurs patrons, mais d'y ajouter celui de leur maison, qui devient alors celui du juif leur filleul, et des enfants, etc., qui sortent de lui. »

– Arendt n'est pas à une « application faite au hasard » près. Les banquiers sont à ses yeux, comme pour le premier crétin venu, *fatidiquement* juifs (« beaucoup de ces banquiers étaient juifs... »), au point que l'archétype du Banquier revêt un masque judaïque : « De plus, et surtout, le personnage type du banquier avait des traits juifs, pour des raisons historiques. »

– Quitte à lire de telles niaiseries, autant qu'elles soient littérairement séduisantes. La *Comédie humaine* y suffit, où la Banque est une « royauté formidable inventée par les juifs au douzième siècle, et qui domine aujourd'hui les trônes et les peuples ».

– Si, concernant les juifs, Balzac prend la boue des clichés et en fait de l'or littéraire (l'étonnant Élie Magus du *Cousin Pons*, la belle Esther de *Splendeurs et misères*, le surdoué Nucingen), chez Arendt la « raison historique » justifie toutes les confusions. Selon elle, le *regain* de l'antisémitisme moderne s'explique par le *déclin* de l'influence diplomatique juive entretenue autrefois par les juifs de cour et les riches familles juives internationales, et par le *refus* des banquiers juifs de participer à la dynamique capitaliste. Ayant perdu leur entregent

politique séculaire corrélativement à la déliquescence de l'État-Nation, les juifs, explique Arendt, furent haïs par les antisémites à la mesure même du dédain qu'ils leur inspiraient désormais. « Dans une Europe qui n'avait plus le sens de l'équilibre du pouvoir entre nations ni celui de la solidarité européenne, l'élément Juif, cosmopolite et intereuropéen, devint un objet de haine universelle en raison de sa richesse inutile, et un objet de mépris parce qu'il n'avait plus aucun pouvoir. »

– On aimerait connaître les subtiles lois de cette logique inversive ! C'est mal connaître le fonctionnement de la haine que de croire qu'elle puisse se nourrir de dédain. Il faut une certaine hauteur pour mépriser son ennemi, que le haineux n'atteint jamais.

–Voilà, Gaëtan, j'en suis là. J'aurais pu continuer longtemps ainsi, compiler tout un *Arendtana* de telles âneries. Citer à l'infini les sophismes puérils, les lieux communs caricaturaux, les divagations névrotiques de Hannah Arendt. Évoquer sa pitoyable réduction sociologique de *La Recherche du Temps perdu* à l'« *apologia pro vita sua* » d'un paria...

– Autant faire de *Ulysse* un guide touristique de Dublin ou de *La Métamorphose* un traité d'entomologie !

– ...négliger son interprétation bassement journalistique des pamphlets de Céline, « charlatan et illuminé » dont pourtant « la thèse simple, ingénieuse (*sic* !), avait juste ce qu'il fallait d'imagination idéologique pour compléter l'antisémitisme plus rationaliste des Français », si seulement « le bon sens propre aux hommes politiques français et leur respectabilité profonde (*sic* !) » ne les avaient retenus d'y adhérer... ; se gausser de sa cécité concernant Marx, « injustement taxé d'antisémitisme », dont elle ose comparer la fulminante *Question juive* aux analyses extralucides que Nietzsche consacre aux Allemands ; ou sourire de sa candide incompréhension de la métamorphose des « philosémites » autrichiens en « assassins ». Mais pour être franc, je suis las de cette crétinerie creuse.

– Arendt est un cas intéressant d'hystérique sous hypnose. Il faut commencer par prendre en considération son ignorance consternante de la pensée juive. L'historien Katz, qui influença tant son essai sur l'antisémitisme, parlait, concernant le judaïsme, de « système clos de pensée ».

– Pourquoi pas « une mystique du camp de concentration » tant qu'on y est ! Ces historiens sont impayables.

– Il faut entendre : clos pour lui, Katz. Et c'est vrai qu'il n'était pas plus de taille à en apprécier les ouvertures et les clairières que Hannah Arendt, qui avouera, dans *La Tradition cachée* : « Je ne me heurtais qu'à cette seule question : comment faire de la théologie lorsqu'on est juive, comment s'y prendre ? Je n'en avais pas la moindre idée. » Arendt est d'autre part foncièrement dibboukée par son désir maladif d'échapper à tout communautarisme.

– C'est vrai. Elle écrit dès 1930 à Jaspers que son destin de femme juive « résulte précisément d'un manque fondamental d'appartenance et ne s'accomplit que s'il y a séparation d'avec le judaïsme ».

– Grave erreur. Ici encore Heidegger s'impose : « Toute libération à l'égard de quelque chose n'est véritable que si elle domine, si elle s'approprie ce dont elle se libère. *La libération à l'égard de la tradition est toujours réappropriation de ses forces à nouveau reconnues.* »

– Ce n'est pas un hasard si, de tous les intellectuels juifs allemands contemporains d'Arendt, les plus profonds furent ceux que n'indifféra pas la grâce de la pensée juive : Walter Benjamin, Martin Buber et Gershom Scholem.

– Vous connaissez cette lettre très sévère et très belle de Scholem qui, après avoir pris connaissance du *Eichmann à Jérusalem*, lui reproche son extravagante absence de ce qu'il nomme *Herzenstakt*, le « tact du cœur ».

– Oui. Il lui avait déjà écrit en 1946 pour critiquer sa totale incompréhension du sionisme.

– Le tact du cœur, la pensée passant *aussi* par la passion, voilà ce dont elle est maladivement dénuée. Arendt philosophe à hauteur de vagin. Fidèle à sa devise hystérique : *Kein Mitleid* (« Pas de pitié »), elle est répugnée par ce que son ami Salo Baron nommait « l'histoire lacrymale » des juifs. Elle adopte dès lors *fantasmatiquement* le glacial point de vue dépassionné de la pure réflexion, sans « com-passion » (*Mit-Leid*).

– Hélas, sans humour non plus !

– C'est le moins qu'on puisse dire.

– Le plus drôle qu'elle puisse atteindre en ce domaine consiste à évoquer telle « ingénieuse trouvaille publicitaire de Hitler »... Mais expliquez-moi cette histoire de vagin philosophe.

– C'est ce qu'Artaud appelle « la langue perforée du sexe à jamais nié par le cœur ». À l'époque où elle écrit *L'antisémitisme*, elle est sous la fielleuse influence de son abruti de mari Heinrich Blücher...

– C'est d'ailleurs lui qui lui soufflera l'expression « banalité du mal ».

– En effet. Universitaire raté et aigri, ce type est d'un antisionisme tout à fait infâme : il compare dès 1936 la politique du Congrès juif ...

– Qu'il nomme « Congrès mondial des imbéciles »...

– ...à celle de Hitler, évoquant élégamment la « merde » du « pot de chambre d'une internationale juive de *schnorrers*... ». Bien plus tard, Arendt, délirante de paranoïa après le tollé suscité par son *Eichmann*, parlera de « fange juive » à nettoyer. C'est une femme fidèle en amitié comme en amour (elle défendra merveilleusement Benjamin, par exemple), mais qui girouette davantage qu'elle ne pense. Est-elle fâchée avec Heidegger qui lui a préférée sa légitime ? Elle le qualifie de « meurtrier potentiel ». Est-elle de nouveau entichée de lui ? Elle supporte stoïquement les crises de jalousie d'Elfriede, avec insultes antisémites à la clé, et lui, Heidegger, devient le « roi secret de la pensée ». Tout est à l'avenant. Elle sera tour à tour d'un antisionisme frisant l'antisémitisme le plus banal et d'un pro-israélisme ultra-militant.

– L'affaire du procès Eichmann est typique de sa manière de procéder.

– Exactement. Elle est malheureusement galvanisée par cette affaire. Elle se rue à Jérusalem quand nul ne lui demande rien et qu'elle a des engagements universitaires en cours. Elle repart bien avant la fin du procès, étant restée juste assez longtemps pour confirmer sa détestation du pays et des Israéliens. « Cet État est pourri » écrit-elle à Jaspers. De retour aux États-Unis, elle rédige son délirant rapport dans lequel – cela fit assez scandale –, au mépris de toute réalité historique ou psychologique, les Conseils juifs deviennent les collaborateurs actifs des nazis.

– Qu'est-ce qui lui a pris ?

– Sa détestation d’Israël, d’abord, frise la manie obsessionnelle. Son antisionisme d’avant-guerre, apparemment soucieux du sort des Arabes dans un futur État binational, est en réalité d’une candeur de midinette. Elle n’a aucune compréhension des véritables tenants et aboutissants implosifs qui agitent la région. Le modèle d’État idéal pour une communion judéo-arabe, selon elle, c’est... le Bénélux !

– Difficile d’imaginer vision moins lucide de la situation au Proche-Orient !

– D’autant que de très précieux sionistes comme Gershom Scholem, Kurt Blumenfeld, Judah Magnes ou Martin Buber ne l’ont pas attendue pour défendre la cause des Arabes contre la politique plus dure mais plus pragmatique de Ben Gourion. Hélas, comme le lui explique Scholem en 1946, le problème des relations israélo-arabes tient majoritairement à l’intransigeance fanatique des Arabes. Si les juifs sont en profond désaccord entre eux concernant la question d’un État binational, d’une partition de la Palestine ou d’une guerre ouverte, les Arabes se rangent toujours exclusivement sous la bannière du rejet des juifs à la mer.

– On est loin du Bénélux...

– De toute façon l’antisionisme fanatique d’Arendt n’est certes pas motivé par amour des Arabes. Elle fait en 1955 un séjour en Israël, qu’elle n’appelle jamais que « Palestine », et se montre écœurée par la région : « Cette porcherie qui a pour nom le Proche-Orient... » écrit-elle à son mari. « Tout le monde, à part quelques rares exceptions, est d’une bêtise obstinée souvent fabuleuse... » Jérusalem est un « chaudron de sorcières pas piqué des vers », etc. Six ans plus tard, l’année du procès Eichmann, elle se plaindra encore de la « populace orientale comme si on était à Istanbul ou dans d’autres pays semi-asiatiques... ».

– Quel est son problème ?

– Il est complexe. D’abord, malgré la haute considération journalistique dans laquelle elle est tenue pour sa clairvoyance, cette femme est peu sensible à la fine courbure labyrinthique des êtres et des choses. Elle ne comprend pas grand-chose à pas grand-chose mais refuse rigidement de se l’avouer à elle-même. En plein maccartysme, elle est dévorée de passion pour le système politique américain. Elle use de sophismes extravagants du genre : on

reproche aux USA d'avoir dévasté Hiroshima, mais la bombe atomique fut inventée par des exilés européens...

– Comme si la Technique était affaire de passeports !

– Elle ne comprend rien non plus au combat pour l'émancipation des Noirs américains. Elle récusé la loi sur la déségrégation dans les écoles publiques, prétendant que l'imposer aux Blancs ne peut que susciter de la violence intercommunautaire.

– Comme si les Noirs ne vivaient pas déjà sous l'empire d'une violence inouïe depuis plusieurs siècles ! Cette loi imposée aux Blancs du Sud est précisément la trouvaille qui permit de mettre un terme, lentement mais sûrement, à des décennies d'enfer pour les Noirs...

– Arendt propose de régler tout le problème en abolissant l'interdiction de mariage mixte dans les états du Sud...

– Quelle folle !

– Disons qu'elle s'auto-suggère des solutions à des problèmes qu'elle ne saisit pas. Elle-même ayant un mari antisémite, elle universalise son propre cas : *épouser l'ennemi et ses thèses pour le désarmer*. Elle prétend ainsi que les Noirs ont tort de ne pas axer leurs revendications sur un plan plus universel en luttant pour les Droits de l'Homme.

– Cette supercherie idéologique ! Au contraire, c'est bien à propos du combat des Noirs américains que la maxime de Rabbi Hillel prend tout son sens : « Si je ne suis pour moi, qui le sera ? Si ce n'est maintenant, quand ? ».

– Devise qui irrigua d'ailleurs le sionisme. En réalité, Arendt ne parle jamais que d'elle-même quand elle croit radiographier les autres. Elle le révèle dans la façon dont elle commente, dans *L'antisémitisme*, le rapport de Proust au Faubourg Saint-Germain. Davantage qu'une lecture avisée du plus grand romancier de tous les temps, c'est un autoportrait : « Alors cette vie intérieure qui s'emparait de tous les événements concrets pour les transformer en expérience intérieure devint comme un miroir dont le reflet pourrait révéler la vérité. »

– Hormis que dans son cas le miroir est sacrément embué. Que dites-vous de sa fascination pour les banquiers juifs ?

– Cette histoire de « banque juive » est une vieille imposture, Zag. Pour de subtiles raisons que vous avez explicitées, concernant le non-argent, le don, la gratuité et la charité, le Judaïsme et la Banque sont profondément *contradictaires*. Qu'il y ait eu des juifs banquiers ou usuriers ne change rien à ce fondement *historial*. Quant à la « réalité historique », si une telle chose a jamais existé, les premiers mécanismes bancaires comme le dépôt, le prêt et le contrôle des échanges, apparaissent deux mille ans avant Jésus-Christ chez les Sumériens, pas chez les Hébreux. Et des principaux grands noms de l'histoire de la Banque : les Bardi, les Peruzzi, les Alberti, les Médicis, les Crozat, les Pereire, John Law, Charles Vernes, Claude Perier, Henri Germain, Jacques Laffitte, John Pierpont Morgan, Jacques Necker, les Fugger... aucun n'est juif. Lorsque Balzac, dans *Les Petits Bourgeois*, écrit comme une vérité d'évidence que chez les Corses, « les gens sujets aux emportements, aux irascibilités les plus dangereuses, sont souvent des natures blondes et d'une apparente tranquillité », cela fait immédiatement sourire. Mais que des généralités tout aussi infondées et grotesques soient appliquées aux juifs, tous y adhèrent avec la naïve ferveur du phrénologue dont Hegel explique, dans la *Phénoménologie de l'Esprit*, qu'on devrait lui briser le crâne avec un bâton pour lui démontrer que l'esprit n'est pas un os et le convaincre de la fausseté de ses théories. Le jour où un antisémite saura élaborer une argumentation avisée pour justifier la surabondance de virtuoses juifs en musique, alors, peut-être, prendrai-je la peine d'écouter ce qu'il a à dire sur les Rothschild. En attendant, il faut se garder d'*emprunter* à l'adversaire ses sornettes ensorcelées. Elles naissent de sa langue et de son délire, jamais de sa pensée.

– Et Arendt ?

– Même chose concernant sa vision des banquiers ou des juifs de cour que d'Eichmann et des Conseils juifs. Son adhésion passionnelle aux fantasmes antisémites les plus grossiers s'explique très bien dès lors qu'on entend ce qu'elle écrit des juifs assimilés d'avant-guerre comme un autoportrait : « Plus l'origine juive perdait sa signification religieuse, nationale et socio-économique, plus la judéité devenait obsédante. Les Juifs en étaient obsédés comme on peut l'être par un défaut ou une qualité physique, et s'y adonnaient comme on peut s'adonner à un vice. » Ainsi l'État d'Israël, qu'elle rêverait composé uniquement de juifs allemands, la dégoûte physiquement. Elle trouve Jérusalem « bruyante et laide, remplie d'une foule

orientale comme on peut en voir au Moyen-Orient... Les éléments européens sont vraiment repoussés, la balkanisation a progressé à tous égards ». En 1957, elle écrit à Jaspers : « Sans judaïsme allemand, il ne peut y avoir de judaïsme européen, du moins si nous nous en tenons à ce que nous apprend l'histoire. »

– Elle confond « judaïsme » et « intellectuels juifs ». Marx, Einstein ou Freud sont juifs, mais ils ne sont pas le judaïsme.

– Pour elle, comme elle le préférera bien plus tard, « seule demeure la langue maternelle ». Ainsi, de même qu'elle en veut aux policiers israéliens de parler hébreu et d'avoir « le type arabe », elle en veut aux membres du procès de ne pas parler allemand : « Cette comédie avec l'hébreu alors que tout le monde sait l'allemand et pense en allemand. » Elle en veut également au procureur, Gideon Hausner, de ne pas être un Allemand mais « un Juif galicien qui parle sans aucune ponctuation... », tandis que Moshe Landau, le Président du Tribunal, est « un homme extraordinaire! Modeste, intelligent, très ouvert... du meilleur judaïsme allemand ». Inversement, elle en veut aux Allemands non-juifs venus assister au procès de ne pas être... antisémites ! « Tout ça est envahi par des Allemands dont le philosémitisme vous donne envie de vomir... »

– Vous avez raison Gaëtan, sa phrase sur le « vice » de la judéité la concerne en premier lieu.

– Elle est littéralement possédée. Son dibbouk la livre à toutes les falsifications intellectuelles.

– Exemple ?

– Lors de sa première rencontre avec Mary McCarthy, en 1945, elle s'emporte lors d'une discussion sur Hitler, n'hésitant pas, pour clore le débat, à prétendre avoir été déportée. Plus grave encore, elle pille pour son propre compte le manuscrit de Raoul Hilberg consacré à la *Destruction des Juifs d'Europe* en même temps qu'elle le censure, le faisant refuser par la *Princeton University Press* en expliquant à l'éditeur que cet ouvrage n'apporte rien de nouveau sur cette période de l'histoire ! Sans parler de son *Eichmann* qui fourmille d'infamantes faussetés. Les témoins du procès l'agacent et la lassent, au point que même le froid Eichmann semble plus humain qu'elle. Elle désire tant accuser les Conseils juifs de collaboration active avec les nazis par amour du pouvoir, qu'elle en vient à dédouaner les nazis de leur ignominie : « Les SS sont souvent intervenus pour sauver les Juifs de ce qui était une pure et simple boucherie, afin que les assassinats puissent avoir lieu d'une manière civilisée à leurs propres yeux. » Parallèlement, elle reprend la formule nazie pour qualifier

Leo Baeck, le représentant de la communauté juive en Allemagne à partir de 1933, de « führer juif ». C'est ainsi que toutes les thèses stupides d'Arendt, qui décrit le procès Eichmann comme une farce sioniste manipulée par Ben Gourion, seront soutenues par les Soviétiques.

– On comprend que Léon Poliakov ait qualifié le *Eichmann* d'« ouvrage ignoble » quand Pierre Nora lui demanda son avis pour une publication française.

– Oui, et il avait parfaitement raison. Pourtant les données du problème ne sont pas morales, elles sont névrotiques d'une part, et tiennent d'autre part à la profonde incapacité de penser d'Arendt.

– Tout le monde proclame l'inverse ! Des centaines de professeurs d'université la porte aux nues, vous le savez bien.

– « Tout le monde » ne fait pas partie de mon vocabulaire, Zag. Mon nom est *Personne*, le leur est *Légion*.

– Et que faites-vous de Jaspers, qui la soutint fidèlement dans son parallèle des autorités juives et de Hitler. Il fait siennes toutes les affabulations du *Eichmann*, prétend que « quelque chose a été atteint dans le “judaïsme” même ».

– Jaspers était gentil mais un peu nigaud. Il suffit de considérer l'amusante triangulation qu'il forme avec Arendt face à Heidegger pour se renseigner sur les aptitudes des deux amis du génie.

– Allez-y.

– Juste après guerre, Jaspers est très crispé sur la question de la « faute » et du silence de Heidegger. Il est d'autant plus intransigent qu'il ne comprend rien à sa pensée « dictatoriale » et « non libre », accusant en somme Heidegger de nazillonner plutôt que de philosopher. « La manière de penser de Heidegger et ses actions ont une parenté certaine avec les phénomènes nationaux-socialistes » écrit-il. Ce fut également la thèse haineuse d'Adorno, qui parlait de « philosophie fasciste jusqu'au plus profond d'elle-même », oubliant ses propres acclamations du régime nazi en juin 1934, quand Heidegger, déjà profondément écœuré par ce qu'il nommera le « principe barbare » au cœur du national-socialisme, avait démissionné depuis février.

– Vous savez que cette affirmation délirante de « nazisme philosophique » vient d'être reprise avec une sauvage véhémence par Manuel Flicaille, un cartésien paranoïaque qui accuse carrément Heidegger d'avoir inspiré Hitler et d'être responsable de la Shoah.

– Méprisons ces pauvres d'esprit, Zag, la Société du Spectacle leur appartient. Notre royaume à nous est ici et maintenant, à l'abri de notre dialogue.

– *Oumain* ! Et Arendt, quel est son grief ?

– Elle dit ne pas pardonner à Heidegger d’avoir apposé sa signature sur une circulaire ordonnant l’expulsion de Husserl. Tout en avouant être indifférente à Husserl, c’est à cette occasion qu’elle qualifie son ancien amant de « meurtrier potentiel ».

– Quand on connaît les ordures antisémites qu’elle-même signera avec persistance au cours de sa vie, et qui surpassent de loin les inconséquences du *Discours du Rectorat*, on s’étonne d’une sévérité cousue de fil blanc, frisant la haine de l’amante éconduite. On peut toujours blâmer quelques hypothétiques formulations désobligeantes de Heidegger envers tel ou tel juif, mais il n’a jamais atteint les sommets de médiocrité d’Arendt, qui notait encore après guerre son aversion pour les juifs français, « au-delà de tout ce qu’on peut imaginer ».

– Ce qui nous intéresse, en l’occurrence, c’est la surdité commune de Jaspers et Arendt à la profondeur de l’analyse de Heidegger consacrée au nihilisme, autant dire à l’essence même du nazisme. Arendt par exemple parle d’une « malhonnêteté tarabiscotée et infantile » qui aurait envahi la philosophie de Heidegger. Elle ne comprend rien au statut d’*obligé de l’Être* où se place Heidegger, lequel, à partir de sa démission du rectorat, se conçoit comme un de ces rarissimes « échappés », les *lanthanonhès*, êtres hors d’atteinte, hors d’entente et en retrait. Il faut distinguer l’oublieux de l’Être...

– Autant dire tout-un-chacun !

– ...de l’*obligé de l’Être*, au sens classique du mot, en ce qu’il y a une *obligation* propre à la pensée, à laquelle l’Être destine l’homme.

– N’est-ce pas ce que Heidegger notait à sa manière en rappelant la formule piétiste : *Denken ist danken*, « penser c’est remercier » ?

– Précisément.

–Figurez-vous, Gaëtan, que Fielkikroace, qui a l’incongrue prétention de lire et de comprendre Heidegger, s’est emmêlé comiquement les pinceaux sur *denken* et *danken* lors d’un dialogue ridicule avec Flicaille. C’était quelques mois à peine avant qu’il ne ricane des Noirs composant l’équipe de France de football. Comme quoi tout est lié.

– Bah, dans six mois l’amnésie spectaculaire aura digéré les basses bourdes de cet abruti, qui reviendra alors pérorer sa creuse imposture sur tous les écrans en se sous-titrant « philosophe » à l’usage de ses pairs, les laquais dégénérés de l’hébétude. Tenez, Zag, voilà une autre formulation limpide de Heidegger, dans un de ses fameux séminaires sur Nietzsche qu’Arendt nommait « affreux et bavards : « “Se résigner” ? Non. Dire aveuglément oui à tout ? Non. Chercher des accommodements ? Non. Rien que ceci : *travailler à très longue échéance*. » Inutile de vous dire que cette « longue échéance » naît aussi, chez Heidegger, de sa monumentale méditation sur la nature du Temps. Il ne faut jamais, vous m’entendez Zag,

jamais accorder le moindre crédit au vertueux troupeau des contempteurs de Heidegger. Pas un d'entre ces flicaillons ne se montra jamais digne de la pensée la plus incandescente du siècle. *Qui rabaisse parle depuis l'en-bas*. Maxime midrachique majeure ! Cela s'applique aussi bien aux antiheideggeriens qu'à l'antisémitisme, dont votre ami François Fédier a donné la plus sobre définition : « Essentiellement une perversion de bas étage ».

– D'ailleurs Jaspers, s'il ne désarme pas contre le « silence » de Heidegger, avoue naïvement ne pas tout comprendre à ses textes. Au fond, il est dépassé.

– Arendt aussi est dépassée, sauf qu'elle ne l'avoue en rien, elle se contente de qualifier la « Lettre *contre* l'humanisme » d'« équivoque » ...

– Évidemment, elle n'est même pas capable d'en saisir le titre ! Or la *Lettre sur l'humanisme* est la meilleure explicitation de la « résistance spirituelle » de Heidegger au nazisme : « La pensée agit en tant qu'elle pense. » C'est pourtant clair !

– Elle reprend aussi, dans une lettre à Blumenfeld, le vieux reproche des nazis accusant Heidegger de talmudiser : « Je lisais hier le dernier texte de Heidegger sur “Identité et différence” – extrêmement intéressant – mais il se cite et s'interprète lui-même comme si c'était un texte tiré de la Bible. Voilà ce que je ne peux tout bonnement plus supporter. » Arendt est sincèrement troublée par Heidegger. Elle l'aime, simplement. Mais elle se révèle dans ses textes incapable de saisir ce que la fréquentation de Heidegger aurait pourtant dû lui enseigner depuis longtemps, à savoir qu'il est une différence majeure entre Histoire et Destin, entre l'historique et l'historyal, qu'en dehors par conséquent de toute considération de l'extraordinaire rapport au temps inauguré par le judaïsme *en marge de la métaphysique occidentale*, toute tentative d'interprétation sérieuse de la haine antisémite est nulle et non avenue.

– Arendt aime Heidegger à *contre-cœur*. Elle donne l'impression de vouloir être la seule à en vouloir à Heidegger. Ainsi, elle le défend quand même face aux attaques répétées de Jaspers : « Il vit pourtant dans une profondeur et une passion qu'on n'oublie pas facilement. » Jaspers, de son côté, est d'une ambivalence pitoyable. Quand il écrit à Heidegger pour renouer avec lui, après guerre, il réclame son amitié et se plaint de son silence, tandis qu'il est d'une dureté de maîtresse abandonnée lorsqu'il évoque Heidegger avec Arendt.

– Jaspers a toujours reconnu la supériorité manifeste de Heidegger. Il lui écrit dès 1931, bien avant l'engagement du rectorat, concernant sa *Psychologie des conceptions du monde* : « Vous étiez le seul confrère qui savait ce que je n'avais *pas* réussi ». Dix-huit ans plus tard, soutenant la réintégration de Heidegger dans ses droits de professeur à la retraite, il écrira au recteur de Fribourg : « Il n'est personne en Allemagne qui lui soit supérieur. Sa manière de

philosopher presque secrète, en contact avec les questions les plus profondes et qui n'est qu'indirectement perceptible dans ses écrits, fait peut-être de lui aujourd'hui, dans un monde philosophiquement pauvre, une figure unique en son genre. » Entre ces deux dates, Jaspers oscillera entre l'admiration, les demandes de reconnaissance, et la fâcherie à demi provoquée par l'affaire du rectorat et celle du ragot concernant un jugement antisémite qu'aurait émis Heidegger...

– Sur « le Juif Fraenkel », c'est ça ? Fédier a démontré dans son *Anatomie d'un scandale* comme cette bassesse attribuée à Heidegger n'est en réalité étayée par aucune preuve concrète, mais provient seulement d'une copie de copie d'un rapport dont nul n'a jamais établi l'authenticité.

– En effet. D'ailleurs Jaspers lui-même reconnut que « dans les années vingt, Heidegger n'était pas antisémite », et que « l'antisémitisme allait contre sa conscience et son goût ». Et puis, entre nous Zag, la vraie question c'est que même si Heidegger avait été très banalement antisémite, ce qu'à l'évidence il ne fut jamais, ou s'il avait seulement fait preuve de quelques uns des universels préjugés déplaisants concernant les juifs, cela n'aurait *strictement aucune importance* eu égard à la grandeur insurpassable de sa pensée.

– C'est vrai. Jaspers était indiscutablement un type bien sur beaucoup de plans mais il demeure un philosophe de second ordre. Il juge fort bêtement Heidegger lorsqu'il écrit qu'il « agit parfois comme si le sérieux d'un nihilisme s'alliait à la mystagogie d'un magicien ». Tandis que Heidegger juge Jaspers à sa juste valeur lorsqu'il note, dans son cours de 1940 sur le nihilisme européen : « Les défauts fondamentaux du livre de K. Jaspers sur Nietzsche : Qu'il écrive surtout un tel livre... »

– C'est sans appel en effet. Et pour Arendt ?

– Eh bien, disons que le meilleur passage de son *Eichman* apparaît dans l'épilogue de l'édition de 1963, où transparaît nettement l'influence du pessimisme heideggerien : « L'effrayante coïncidence entre l'explosion démographique de notre époque et la découverte de procédés techniques qui, grâce à l'automatisation, rendront "superflue", ne serait-ce que sur le plan du travail, une grande partie de la population, rend possible de traiter cette double menace par l'utilisation d'armes nucléaires auprès desquelles les chambres à gaz de Hitler auraient l'air d'un jeu d'enfant méchant. » Tant de fausses audaces pour aboutir à un constat formulable par n'importe quel bon lecteur de la Conférence de Brême, c'est un peu léger.

– Vous connaissez cet entretien télévisé qu'elle donna à New-York, en 1974.

– J'ai vu ça. Elle y fait une citation intéressante de Brecht sur la clownerie intrinsèque de Hitler.

– Elle y révèle surtout son malaise majeur. Ses lèvres se relèvent régulièrement en un sourire factice de primate, ses dents paraissent vouloir happer ses propres phrases au sortir de sa bouche. Son théâtre intime s'avoue dans ces réflexes de vieille femme : le squalre en elle le dispute à la guenon.

– Zagdanski, ce n'est pas charitable de vous moquer d'une hystérique ossifiée. Mieux vaut citer Artaud, dans *Suppôts et supplications*, qui décrit à merveille le traquenard d'Arendt : « Une petite fille morte dit : Je suis celle qui pouffe d'horreur dans les poumons de la vivante. Qu'on m'enlève tout de suite de là. »

– Et maintenant, Gaëtan ?

– Maintenant quoi ?

– Que faire ?

– Vous savez penser, donc vous saurez toujours quoi faire quoi qu'il arrive. Juste un conseil.

– Je vous écoute.

– Ne vous endormez jamais.

Paris, hiver 2005-2006

Stéphane Zagdanski